

François Barcelo : 50 livres en 25 ans?

François Gravel

Numéro 125, printemps 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36636ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Gravel, F. (2007). François Barcelo : 50 livres en 25 ans? *Lettres québécoises*, (125), 7–10.



François Barcelo : 50 livres en 25 ans ?

Il y est presque arrivé : si on n'arrondit pas, on compte très exactement 49 livres en 26 ans. Depuis son premier roman, *Agénor, Agénor, Agénor et Agénor* (1981), jusqu'à son petit dernier, *Premier mariage pour Momo de Sinro* (au début de cette année), François Barcelo aura pondu un quart de million de lignes. En ajoutant les traductions, les rééditions et les textes dispersés çà et là dans des revues, il doit frôler le cap des deux millions de mots. Qu'est-ce qui le fait courir ? Tient-il absolument à battre le record du nombre de livres écrits par un auteur québécois ?

Lettres Québécoises a invité François Gravel à lui poser quelques questions à ce sujet, au risque d'entretenir une certaine confusion chez le lecteur : il arrive parfois en effet que l'on prenne l'un pour l'autre ces deux auteurs qui écrivent tant pour les adultes que pour les jeunes, portent toujours la barbe et souvent des lunettes, et semblent souffrir de la même étrange maladie qui les pousse à noircir du papier et à y trouver du plaisir.

FG — *Ce qui frappe quand on aborde ton œuvre, c'est son abondance et sa diversité : vingt-cinq romans, des essais, des nouvelles, de la littérature jeunesse, et même un brin de poésie... D'où vient cette rage de communiquer ?*

FB — Commençons par un simple calcul. Il y a 365 jours et quart dans une année. Si je prends 15 jours et quart de congé, ça en laisse 350. À deux pages par jour (c'est peu, même en tapant à deux doigts) : 700 pages par année. Un roman trop long ou deux de bonne longueur.

Pour mes premiers romans, je travaillais en publicité à temps plein et ne pouvais en écrire qu'un par année. En 1988, j'ai laissé tomber la publicité, et j'ai pu passer à deux romans sans m'épuiser. Mais les médias qui avaient parlé de mon roman du printemps ignoraient celui de l'automne. J'ai essayé un roman cochon sous pseudonyme. Il s'est encore plus mal vendu que les autres.

J'ai alors songé à sortir tous les ans un roman littéraire pas très littéraire et un polar pas du tout policier. Un nommé François Gravel m'a aussi suggéré d'écrire pour les jeunes ; j'ai essayé, avec un peu de succès, des romans, puis des albums. Victor-Lévy Beaulieu m'a demandé un livre sur l'écriture. Encore plus incapable de ne pas écrire quand on me demande un livre que quand on ne me demande rien, j'ai rédigé *Écrire en toute liberté*.

Quant au « brin de poésie », tu fais sans doute allusion aux rimettes de *Carnets de campagne*, qui relèvent plus de l'humour que de la poésie. La preuve : on ne m'a jamais invité à en lire à Trois-Rivières.



En 2005 et 2006, j'ai eu neuf nouveaux titres publiés. Dont trois romans jeunesse d'une centaine de pages, et quatre petits albums. Le tout fait moins de 1 200 pages. Même pas deux par jour ! Admets que je me retiens, même s'il y en a qui se retiennent plus que moi.

Je suis parfois tenté par une autre solution à mon problème de surproduction : écrire moins et écrire mieux. Mais ce n'est pas si facile, quand on n'a pas l'habitude.

FG — *Tu n'avais pas besoin de mon coup de pouce pour en arriver à la littérature jeunesse : c'est ce qu'il faut faire quand on veut écrire sérieusement. Revenons à cette histoire de communication. En entrevue, dans une quelconque revue littéraire (Châtelaine, je crois), Michel Tremblay disait être convaincu que les écrivains avaient souvent eu des problèmes de communication avec leurs parents quand ils étaient enfants. Peu importe ce qu'ils écrivent, leur message est toujours le même, au bout du compte : « You-bou ! J'existe ! »*

FB — J'ai une certaine aversion pour le mot « communication ». Communiquer, c'est ce que je faisais en publicité. Un romancier ne communique pas, il s'exprime. Il n'a pas à convaincre, il veut seulement raconter l'histoire de ses personnages (à commencer par lui-même). S'il révèle parfois ce qu'il pense, ce ne devrait jamais être pour forcer ses lecteurs à penser comme lui.

Ta question demeure néanmoins pertinente. Avais-je, étant enfant, des problèmes non pas à communiquer, mais à m'exprimer ? J'étais un enfant plutôt timide et taciturne. Ma mère, qui avait publié un roman à compte d'auteur l'année de ma naissance, a été envoyée peu après à Saint-Jean-de-Dieu (l'hôpital, pas le village natal de VLB). Mes deux frères étaient plus âgés que moi et l'aîné est mort de leucémie quand j'avais onze ans. J'ai commencé à écrire assez jeune (poèmes à treize ans, premiers romans — non publiés — à dix-neuf et vingt ans), peut-être justement pour faire connaître mon existence à l'univers (qui n'en a rien su, mais ça n'a jamais empêché personne d'écrire). Et si je me suis remis au roman à trente-cinq ans, après plusieurs années dans l'anonymat de la publicité, c'était sans doute pour la même raison.

Je n'en savais rien avant aujourd'hui. Il était grand temps, après une cinquantaine de livres publiés, qu'on me fasse découvrir pourquoi j'écris. Merci, *Lettres québécoises* !

FG — *Il y a un passage assez terrible, dans Écrire en toute liberté, où tu racontes que tu allais parfois rendre visite à ta mère, en compagnie de tes frères, tandis que ton père attendait dans la voiture... Je fais peut-être de la psychologie à dix cents, mais est-ce que cela n'explique pas en partie pourquoi tes personnages ont si souvent l'air détachés de leurs émotions ? Il leur arrive toujours des histoires abracadabrantes dans lesquelles ils se promènent comme des somnambules qui seraient dotés d'un très solide sens de l'humour. C'est souvent dans cet humour, d'ailleurs, que réside leur humanité...*

Robert Louis Stevenson aurait dit que, dans les œuvres littéraires, y compris les plus riches en péripéties, l'aventure réelle que nous vivons est la rencontre avec le tempérament de l'auteur. Pourquoi l'humour occupe-t-il une si grande place dans le tempérament de François Barcelo ?

FB — Dans un roman, l'humour ne vient pas de l'auteur mais du lecteur. Un écrivain ne peut pas, comme un humoriste en scène, rire de ses propres blagues pour que le public comprenne que c'est là qu'il faut rire. Il n'y a pas, comme à la télévision, de rires en conserve pour qu'on rigole avant de se demander ce qu'il y avait de drôle.

L'humour écrit n'est réussi, à mon avis, que lorsqu'une partie seulement des lecteurs le trouve drôle. Sinon, il ne vaut pas mieux qu'une comédie de situation (j'en fais parfois du comme ça — personne n'est parfait). Je suis plutôt spécialiste de l'humour noir. Il y a trois ans, j'ai participé avec Francine Allard à des lectures publiques de textes humoristiques de différents auteurs québécois. De moi, je lisais une nouvelle dans laquelle un homme qui essaie sa souffleuse à neige toute neuve transforme son fils de deux ans en steak haché.

Sur cinq cents auditeurs, pas cinq ont rigolé. J'étais très fier de moi.

C'est ce qui distingue l'humour noir : ça ne fait rire que si le lecteur en a envie.

Et si mes romans ne se vendent pas mieux, c'est que la plupart des gens qui en font l'essai ne les trouvent pas drôles. Seuls quelques individus me lisent avec ferveur parce que j'ai le genre d'humour qui leur convient.

Mon enfance m'a-t-elle blindé contre toute forme de sensiblerie ? Je n'en sais rien. J'avoue seulement qu'il m'est arrivé quelques histoires abracadabrantes (presque toutes racontées dans mes romans, sans qu'on sache qu'il s'agissait de moi), et je me suis promené là-dedans comme un somnambule doté d'un très solide sens de l'humour. Merci d'y voir une preuve de mon humanité.

FG — *Dans mes rencontres avec des élèves du secondaire, je raconte volontiers que l'écriture est une drogue dure mais propre. Elle est de plus parfaitement légale, et elle procure vraiment du plaisir. Mon exemple est un tantinet démagogique, bien sûr, mais pas tant que ça.*

Quand on lit du Barcelo, ce plaisir d'écrire est palpable, et il est contagieux.

Ton personnage de Bonheur Tatol, écrivain comme toi, rêve même de se retrouver en prison, qui lui semble l'endroit idéal pour écrire.

Qu'est-ce qui te plaît tant dans l'acte de l'écriture ?

FB — Le narrateur de *Bonheur Tatol* me ressemble à la fois beaucoup et pas du tout. Il a 61 ans (deux de moins que j'en avais lorsque j'ai créé ce personnage), il a été rédacteur publicitaire, il est misanthrope et misogyne (je ne suis plus que misanthrope, bien que j'apprécie parfois la compagnie d'êtres humains). Il est romancier, mais déteste écrire et rêve d'être emprisonné parce qu'il n'aura alors rien d'autre à faire. Mais quand il le sera, il n'écrira pas une ligne.

Moi, il faudrait plutôt m'enfermer pour m'empêcher d'écrire.

Voici d'ailleurs comment je fais pour écrire avec le plus de plaisir possible (tant mieux si ça paraît).

Tous les hivers, je pars deux ou trois mois. On m'invite parfois en France comme écrivain en résidence, mais la plupart du temps j'échange mes *Air Miles* contre un vol pour le Mexique ou la Thaïlande.

Je n'ai aucune idée du roman qui m'amène là. Je n'ai ni titre, ni plan, ni sujet. Je me mets simplement dans la tête d'un personnage qui me ressemble quelque peu (ce qui ne l'empêche pas d'être parfois une jeune femme), et je raconte son histoire à mesure que je l'invente.



Tous les matins, à mon réveil, je me rappelle où mon personnage était rendu la veille et je cherche des péripéties inattendues pour lui compliquer la vie. Quelques heures plus tard, j'ai ajouté cinq ou dix pages de brouillon. Ma première bière de la journée est parfaitement méritée.

Après soixante ou quatre-vingt-dix jours, j'ai le premier jet d'au moins un roman, dont je n'ai pas relu une page pour garder l'illusion que ce pourrait être un chef-d'œuvre, et je rentre chez moi, satisfait du labeur accompli.

Je suis alors happé par les rencontres scolaires, les soucis familiaux, les dîners amicaux, les travaux de jardinage, jusqu'au jour où je relis ce que j'ai écrit à l'ombre des cocotiers. Stupeur et déception ! J'entreprends alors l'étape la plus désagréable : la réécriture. Quelques semaines plus tard, miracle ! Ça commence à avoir de l'allure et la corvée se transforme en volupté. Bientôt, ce sera publiable, puis publié.

Il y a sûrement des moyens d'écrire de meilleurs livres, mais je ne connais pas de meilleure façon d'écrire un livre. Ne vaut-il pas mieux s'amuser à écrire des livres imparfaits que se faire suer sur d'hypothétiques chefs-d'œuvre ?

De là à dire que l'écriture est une drogue dure, il y a un pas que je ne franchirai pas. Chaque année, on découvre de nouveaux auteurs bourrés de talent, et il m'arrive de douter qu'on me publiera encore l'an prochain.

Cela m'empêchera-t-il d'écrire ? Peut-être, mais pas en hiver.

FG — *Si tu affirmes que tes romans littéraires ne sont pas très littéraires, c'est qu'ils le sont quand même un peu. T'arrive-t-il d'envier ceux qui savent ce qui est littéraire et ce qui ne l'est pas ?*



FB — Au Québec comme ailleurs, il y a un quasi-divorce entre le roman populaire (incluant le roman de genre, comme le polar et la S.E.) et le roman dit littéraire. Ce ne sont généralement pas les mêmes gens qui les écrivent, les lisent ou en font la critique. Certains auteurs « littéraires » méprisent les autres, qui se vengent en se flattant que leurs livres sont souvent plus appréciés — et pas seulement par leur auteur.

Je n'aurais jamais qualifié certains de mes romans de littéraires, si je n'avais pas eu des plus ou moins publiés dans la « Série noire ». Jusque-là, je ne faisais pas de différence entre les deux genres. Aujourd'hui, je dis souvent, en plaisantant à moitié, qu'en terminant un roman, je compte les morts. S'il y en a beaucoup, c'est un roman noir. Quelques-uns, un roman littéraire. Pas du tout, ça ne peut être qu'un roman jeunesse.

Plus sérieusement, mon prochain livre chez « Fayard noir » (*Pompes funèbres et Fonts baptismaux*) pourrait être publié dans une collection littéraire chez XYZ, et mon dernier chez XYZ aurait été aussi à sa place chez « Fayard noir ». Je pourrais en dire autant de la plupart de mes romans récents. Il y a, en France comme au Québec, un nombre croissant de titres qui marient les deux genres. La tendance remonte à *Edipe roi*.

Étonnamment, la critique spécialisée est parfois la plus négative à l'endroit de mes quasi-polars. Norbert Spohner, de *La Presse*, a dit beaucoup de mal de *Cadavres*, pas du tout policier classique basé sur une énigme. Pourtant, il a connu des succès

de vente dans la « Série noire » puis dans « Folio policier ». D'un autre côté, Gilles Marcotte, critique on ne peut plus littéraire dans *L'actualité*, a écrit sur *Cbiens sales* des pages à me faire rougir de plaisir. D'un troisième côté, Réginald Martel, critique de *La Presse* pour lequel j'ai le plus grand respect, m'avouait récemment qu'il n'avait lu aucun de mes polars. Pourtant, il a fait jadis une excellente critique de *Vie sans suite*, polar pas présenté comme un polar.

Les écrivains accordent trop d'importance à l'accueil critique réservé à leurs livres. Comme j'écris beaucoup, il m'arrive d'être parfaitement indifférent au mal qu'on peut dire de mon petit dernier. J'en ai toujours un autre de terminé au moment où celui-là paraît et il m'est évident que celui-ci est bien meilleur.

FG — *C'est une excellente idée en effet d'avoir toujours un roman d'avance: on est moins tenté de se répéter si l'accueil est bon ou de changer radicalement de cap s'il est mauvais. Cela dit, tu me permettras d'accueillir avec un rien de scepticisme ta remarque selon laquelle tu es parfaitement indifférent à la réception de tes livres, quand tu avoues du même souffle que la critique de Marcotte t'a fait rougir de plaisir! On a déjà vu plus zen!*

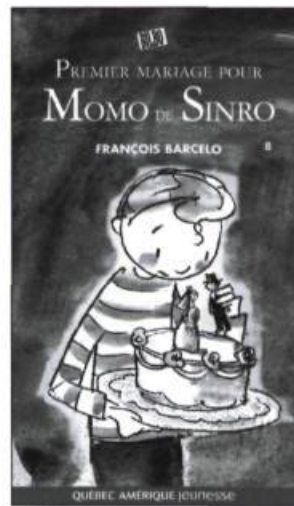
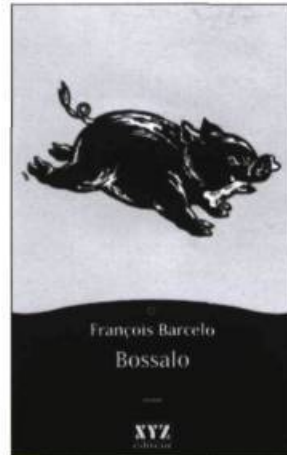
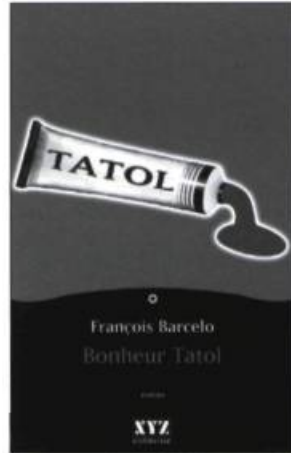
FB — J'avoue avoir des failles dans ma zénitude. Il m'arrive d'être abattu par des critiques négatives, si elles sont bien écrites et ont au moins un semblant de bon sens, ou de me laisser flatter par des critiques enthousiastes. Je soupçonne même mes standards de qualité et de rationalité d'être moins élevés pour celles-ci que pour celles-là.

FG — *J'ai tendance à penser moi aussi que les critiques qui disent du bien de mes livres ont un goût très sûr. Dans Écrire en toute liberté, tu parles de tes dictionnaires et de tes ordinateurs, mais tu passes complètement sous silence ton principal outil de travail: la langue française... Comment t'entends-tu avec elle? Pour ma part, j'ai l'impression d'être un tâcheron qui joue à l'intérieur de ses moyens, comme un joueur de hockey pas très doué qui travaille fort dans les coins... Je suis frustré de ne pas être le virtuose que je rêverais d'être, mais je perdrais peut-être alors le plaisir de la découverte: je suis toujours profondément réjoui d'expérimenter une nouvelle tournure, de faire s'entrechoquer deux mots qui produisent des étincelles ou d'apprendre un nouveau mot.*

FB — Pour parler de la langue dans *Écrire*, il m'aurait fallu deux cents pages de plus, qui auraient été remplies d'évidences et de banalités.

J'ai mis une semaine à répondre à ta question, parce qu'une quasi-corrée a requis toute mon attention: j'ai repris mes droits sur un de mes romans, que j'ai décidé de retravailler dans l'espoir de le faire publier en France, où je reçois généralement des à-valoir plus substantiels.

Heureux hasard: ce travail n'est pas sans rapport avec la question de la langue, puisqu'il consiste à rendre ce livre plus accessible aux lecteurs français.



Ce n'est pas un travail herculéen. La première version visait un français tout à fait international. J'avais préféré le mot *slip* au mot *caleçon*. C'est tout dire.

J'ai toutefois dû effectuer quelques révisions. Par exemple, mon personnage principal utilise souvent des guichets automatiques. Dans leur vie quotidienne, les Français parlent plutôt de *distributeurs de billets*, parce que c'est la fonction principale de ces appareils.

J'ai donc fait la chasse aux guichets automatiques (j'en ai laissé quelques-uns pour éviter les répétitions excessives). J'ai remplacé de rares autres termes plus ou moins québécois par des termes plus ou moins hexagonaux, en évitant les formes d'argot qui encombrant trop souvent les polars français. Mon livre sera donc parfaitement compréhensible des deux côtés de l'Atlantique.

C'est d'ailleurs cela, ma norme: il faut que les lecteurs comprennent. Dans le cas des lecteurs québécois, c'est facile, j'en suis un. Pour les lecteurs français, je dois être plus attentif. Je pourrais demander à des amis français de me relire, mais il y a des réviseurs qui sont payés pour ça.

Dans les premières épreuves de *Cadavres*, le réviseur avait mis des points d'interrogation au crayon en marge de chaque *tu* superflu dans les questions que posaient mes personnages affligés d'un niveau culturel plutôt mince: « T'essayais-tu de te débarrasser de moi? » et autres « Tu penses-tu que... » Après six ou sept occurrences, il a compris, a cessé d'ajouter des?

et effacé les premiers.

Mais quand on écrit pour les Français, il faut aussi que les lecteurs aient l'impression de tout comprendre. Rien n'indispose plus un Français que soupçonner qu'il peut y avoir des choses qui lui passent par-dessus la tête.

Cela force l'écrivain de la francophonie qui écrit pour être compris (ce n'est pas le cas de tous) à certaines contorsions. Dans l'édition québécoise de *Moi, les parapluies*, le narrateur était engagé dans une discussion de taverne au sujet de l'absence d'une rue Pie-VII à Saint-Joseph-de-Sorel, où toutes les rues portent des noms de papes. Le lecteur français de la « Série noire », ignorant que le mot *pissette* n'est pas utilisé ici que pour désigner un appareil de laboratoire, aurait senti que quelque chose lui échappait et se serait imaginé un peu sot. Pour éviter de l'humilier, j'ai ajouté dans l'édition française quelques mots de contexte clarificateur.

Finalement, mon rapport avec la langue n'est pas différent du tien: je traite chaque mot comme un cas particulier, comme si c'était un objet unique dont j'ai l'insigne privilège d'user et d'abuser.

Je partage ton plaisir de découvrir une formule inédite, et j'essaie comme toi de cacher ma joie. Je souhaite éviter que les lecteurs, surtout les jeunes, s'aperçoivent que je fais de la littérature (les mauvaises langues diront que personne ne s'en est jamais douté). L'écrivain qui se regarde écrire est aussi insupportable que l'humoriste qui rit de ses blagues. Et plus ça va, plus mon truc à moi, c'est de faire en sorte que le lecteur oublie

que ce qu'il lit est écrit, comme si je ne parlais qu'à lui, dans son oreille et dans ses mots.

FG — *Travailler fort pour que ça semble facile, en somme?*

FB — Exactement. D'autant plus que, même quand nous travaillons fort, notre métier n'est pas si difficile. Écrire un roman est plus facile que composer une symphonie, conduire une Formule 1, creuser une mine de charbon ou soigner un cancéreux. Nous avons un sacré beau métier, non?

FG — *À qui le dis-tu! (Mais n'en parle à personne — nous sommes bien assez nombreux comme ça.)*

Bibliographie

Romans

- Agénor, Agénor, Agénor et Agénor*, Montréal, Les Quinze, 1981.
La tribu, Montréal, Libre Expression, 1981.
Ville-Dieu, Montréal, Libre Expression, 1983.
Aaa, Aâb, Ha ou les amours malaisées, Montréal, L'Hexagone, 1986.
Les plaines à l'envers, Montréal, Libre Expression, 1989.
Nulle part au Texas, Montréal, Libre Expression, 1989.
Je vous ai tué, Marie, Montréal, Libre Expression, 1990.
Ailleurs en Arizona, Montréal, Libre Expression, 1991.
Le voyageur à six roues, Montréal, Libre Expression, 1991.
Pas tout à fait en Californie, Montréal, Libre Expression, 1992.
De Loulou à Rebecca (et vice versa, plus d'une fois), Montréal, Libre Expression, 1993.
 (Sous le pseudonyme d'Antoine Z. Erty.)
Moi, les parapluies..., Montréal, Libre Expression, 1994.
Vie de Rosa, Montréal, Libre Expression, 1996.
Vie sans suite, Montréal, Libre Expression, 1997.
Cadavres, Paris, Gallimard (Série noire), 1998.
Tant pis, Montréal, VLB éditeur, 2000.
Cbiens sales, Paris, Gallimard (Série noire), 2000.
Une histoire de pêche, Copenhague, Gyldendal, coll. « Fiction française », 2000.
J'enterre mon lapin, Montréal, VLB éditeur, 2001.
L'ennui est une femme à barbe, Paris, Gallimard (Série noire), 2001.
Route barrée en Montérégie, Montréal, Libre Expression, 2003.
Bossalo, Montréal, XYZ éditeur, 2005.
Pompes funèbres et Fonts baptismaux, Paris, Fayard noir, 2006.
Bonheur Tatol, Montréal, XYZ éditeur, 2006.

Nouvelles

- Longues histoires courtes*, Montréal, Libre Expression, 1992.
Rire noir, Montréal, XYZ éditeur, 2004.
Dernier soir sur un pont, Soligny-la-Trappe, Rougier éditions (Ficelle noire), 2006.

Essais

- Courir à Montréal et en banlieue*, Montréal, Libre Expression, 1983.
Écrire en toute liberté, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2001.
François Barcelo à Nuits-Saint-Georges, Dijon, CRL de Bourgogne, 2002.
Carnets de campagne, Saint-Lambert, Les Heures bleues, 2002.

Livres jeunesse

- Premier boulot pour Momo de Sinro*, Montréal, Québec Amérique, 1998.
Pince-nez le crabe en conserve, Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1999.
Premier trophée pour Momo de Sinro, Montréal, Québec Amérique, 2000.
Première blonde pour Momo de Sinro, Montréal, Québec Amérique, 2001.
Première enquête pour Momo de Sinro, Montréal, Québec Amérique, 2002.
Petit héros dit ses premiers mots, Montréal, Les 400 coups, 2002.
Petit héros fait ses premiers pas, Montréal, Les 400 coups, 2002.
Premier voyage pour Momo de Sinro, Montréal, Québec Amérique, 2003.
Petit héros fait ses premières dents, Montréal, Les 400 coups, 2004.
Le nul et la chipie, Saint-Lambert, Soulières éditeur, 2004.
Petit héros fait pipi comme les grands, Montréal, Les 400 coups, 2004.
Premier rôle pour Momo de Sinro, Montréal, Québec Amérique, 2005.
Les pas de mon papa, Montréal, Éditions Imagine, 2005.
Première étoile pour Momo de Sinro, Montréal, Québec Amérique, 2006.
La fatigante et le fainéant, Saint-Lambert, Soulières éditeur, 2006.
Les mains de ma maman, Montréal, Éditions Imagine, 2006.
Petit héros s'habille tout seul, Montréal, Les 400 coups, 2006.
Petit héros monte les escaliers, Montréal, Les 400 coups, 2006.
Premier mariage pour Momo de Sinro, Montréal, Québec Amérique, 2007.
 Site Internet: www.barcelo.ca • Adresse de courriel: barcelof@aei.ca

VICTOR?
 UN OUTIL INDISPENSABLE
 POUR LA GESTION
 DES ABONNEMENTS!



victor
 LOGICIEL D'ABONNEMENT
 DE LA SODEP

Pour piloter votre petite ou grande entreprise
 VICTOR est la référence en terme de logiciel d'abonnement.
 Pour en faire l'essai, parlez-en à quelqu'un de chez nous.

- > doté d'un volet de comptabilité et de production de rapports
 - > accessible sur Internet
 - > roule sur MAC et PC
 - > bilingue (français-anglais)
 - > mises à jour automatiques

SODEP

460, RUE SAINTE-CATHERINE OUEST, BUREAU 716, MONTRÉAL QC H3B 1A7
 T/ 514 397-8669 F/ 514 397-6887 INFO@SODEP.QC.CA WWW.SODEP.QC.CA

1-1-1 Programme canadien Canadian Heritage

Québec 100